

Libretto

FRANÇOIS TAILLANDIER

MÉMOIRES DE
MONTE-CRISTO

roman

Libretto

© Éditions de Fallois, Paris, 1994.

ISBN : 978-2-36914-539-4

Pour Antoine et Louis

F. T.

PRÉFACE
par
ALPHONSE DE BEAUCHAMP

À la demande de la princesse Haydée de Tébélen et d'Albert Mondego-Herrera son époux, je consigne ici mes souvenirs relatifs au comte de Monte-Cristo, dont je fus le secrétaire durant la rédaction de ces Mémoires.

Ce fut au début de 1838 que, voyageant en Italie et m'étant arrêté à Rome dans l'intention d'assister au fameux carnaval, il me fut donné de faire sa connaissance.

J'avais retrouvé là des jeunes gens de mes amis, le vicomte Albert de Morcerf et le baron Franz d'Épinay : deux charmants compagnons, produits les plus accomplis de la *fashion* parisienne, qui, pendant que le père de l'un et le tuteur de l'autre s'occupaient à Paris de leur arranger des mariages, tâchaient de profiter aussi gaiement que possible du reste de leur vie de garçon.

Le carnaval est toujours l'occasion d'un grand concours de foule dans la Ville Éternelle ; le plus médiocre logement, la moindre chambre d'auberge sont réservés à prix d'or des semaines à l'avance. Aussi étourdis et imprévoyants l'un que l'autre, Franz et Albert, arrivés la veille des festivités, n'avaient pu se loger à Rome et s'y procurer une voiture que grâce à la générosité de ce grand seigneur, qu'ils eurent à cœur de me présenter.

Par hasard (pensions-nous), quelques semaines plus tôt, suivant le conseil d'un pêcheur de Livourne, Franz d'Épinay

s'était rendu pour chasser sur l'île de Monte-Cristo, pittoresque rocher proche de l'île d'Elbe, dans l'archipel toscan. Quelle n'avait pas été sa surprise de découvrir que l'île, qu'il croyait déserte, était habitée – et de quelle façon ! Franz évoquait, encore éberlué, les splendeurs du palais souterrain où, vêtu à l'orientale et fumant l'opium, l'avait reçu le même homme qui à présent venait à leur rescousse. Des statues, des tapis, de la soie, de l'or, de l'argent, un dîner de princes ! Et même de l'opium, pour finir, dans des kalians à bouquin d'ambre. L'étrange était que l'amphitryon, à Rome, se comportait en tout point comme si rien de semblable n'avait jamais eu lieu, ce que l'on finissait par croire, et que l'on eût fini par dire si Franz eût été homme à tolérer un démenti.

Albert, de son côté, avec un enthousiasme mêlé de vénération, parlait de la jeune fille, elle aussi vêtue à l'orientale (le comte, lui, avait revêtu le costume européen), et d'une remarquable beauté, en compagnie de laquelle leur nouvel ami se montrait au théâtre Valle ou à l'Argentina, sans que l'on pût savoir quelle position elle occupait dans sa vie.

Si perplexes demeuraient-ils, mes amis étaient néanmoins dans la familiarité du comte de Monte-Cristo, et ce privilège faisait des envieux, car le personnage, nous nous en aperçûmes bientôt, avait sa réputation dans Rome. Nul ne savait d'où il venait, quelles étaient sa naissance, ses activités, l'origine de sa fortune, qui semblait colossale. La comtesse Teresa Guiccioli, dernier grand amour de Byron, qui promenait alors à Rome sa légende romantique et sa taille épaissie, ne pouvait le voir sans pâlir et, pensant s'y connaître en maudits, répétait à qui voulait l'entendre que cet homme avait le mauvais œil. Je demeurais sceptique, mais, présenté à lui, je ne doutai plus d'avoir affaire à un individu hors du commun.

Une courtoisie et une élégance que n'eût pas désavouées le salon le plus pointilleux du faubourg Saint-Germain ; la profondeur pensive qui imprégnait par moments son regard

et ses propos ; une remarquable science des hommes et des choses ; une discrétion tout aristocratique dont les inadvertances laissaient quelquefois entrevoir un passé riche de secrets et sans doute de drames ; en d'autres instants au contraire, la légèreté presque frivole avec laquelle il énonçait comme autant d'évidences les abracadabrants paradoxes dont il s'était fait une philosophie, ou témoignait, dans une parfaite indifférence au jugement du monde, d'une incroyable excentricité de mœurs et d'habitudes : tout en lui étonnait, impressionnait, séduisait à chaque minute. Je me souviens d'un soir où il nous convia à assister, depuis ses fenêtres, à une exécution publique. L'usage à Rome est d'assommer le condamné avant de le saigner. Je n'oublierai jamais le calme impassible, mêlé sur la fin de je ne sais quelle jouissance d'*aficionado*, avec lequel il assista à ce spectacle horrible, dont la vision nous priva de sommeil trois nuits durant. N'avait-il pas au cours de ses voyages, disait-il, voulu assister à tous les supplices – pal, bûcher, carcan, mutilations – que la justice ou la barbarie humaines ont inventés pour humilier ou pour punir ?

Tel était l'homme, dont à la vérité il serait impossible d'énumérer les prodigieuses idiosyncrasies. Nous l'avions entendu, s'adressant à son domestique, désigner sous le nom de princesse Haydée la jeune fille dont la seule vue avait ébloui Albert de Morcerf, fascination que nous n'étions pas loin de partager. Âgée de vingt ans environ, elle avait l'étingelante beauté, à la fois précieuse et fauve, qui brille éphémèrement lorsque s'estompent les ultimes souvenirs de l'adolescence, laissant paraître la femme, encore éblouie et timide, sur le seuil de sa jeune gloire. Bien qu'elle comprît également, tout le laissait penser, le français et l'italien, le comte s'adressait à elle en romain, et nous traduisait ses propos. Si cette langue nous indiquait au moins son origine, ce rituel la maintenait à distance de nous, un peu comme une reine ou une déité,

l'enveloppant d'un mystère inviolé. Et c'était bien en reine qu'il la traitait, avec le respect à la fois protecteur et soumis d'un chevalier envers sa dame. La même harmonie des contraires marquait l'attitude de la princesse Haydée à son égard : on eût cru voir une fille accompagnant son père veuf ; mais à l'attention qu'il prêtait à la moindre de ses remarques, aux lueurs tantôt d'approbation, tantôt de blâme ou de tristesse, qui s'allumaient dans ses yeux selon les propos qu'il tenait (il fallait saisir ces regards au passage ; car ses yeux se baissaient s'ils croisaient les nôtres), on devinait une influence qu'elle avait sur lui, ou qu'elle ne renonçait pas à acquérir. De quelle nature était l'union de ces deux êtres ? De quel passé, de quelles passions, de quels drames leur intimité présente était-elle le fruit ? C'était là leur secret, parfaitement gardé. Tout au plus me fis-je la remarque, intuitive et passagère, qu'ils paraissaient deux exilés, seuls au monde et réunis par cette solitude.

Mais le chef-d'œuvre du comte de Monte-Cristo fut assurément l'enlèvement de notre ami Albert par la troupe du brigand Luigi Vampa, terreur de la campagne romaine. Déterminé à ne pas quitter Rome sans y avoir connu quelque aventure, Albert, envoûté par deux jolis yeux qui lui souriaient sous un masque, était allé à un rendez-vous en pleine nuit dans le Colisée. Les jolis yeux étaient l'appât, le rendez-vous le piège : le lendemain Albert n'avait point reparu, et Franz recevait une demande de rançon à verser dans les six heures, faute de quoi notre compagnon passerait de vie à trépas. L'hôtelier nous supplia de prendre la chose au sérieux, nous incitant à demander conseil au comte, ce que nous courûmes faire sur-le-champ, épouvantés.

Pouvait-il donc y avoir un lien entre ce mystérieux personnage et le terrible Vampa dont tout Rome se contait les sanglants faits d'armes ? Et quel lien au juste ? Il ne nous fut pas donné de le savoir, mais, moins de trois heures après que

nous lui eûmes fait part du drame et de nos alarmes, Albert était libéré sans condition ni rançon...

Comment aurions-nous pu deviner que tout cela était une mise en scène savamment préparée, dont nous étions les spectateurs délibérément élus, dans un dessein mûrement réfléchi et poursuivi?

Pour l'heure, les poétiques échos de son nom, le faste négligent et parfait de sa façon de vivre, la singularité étonnante et sans affectation de ses usages, les multiples mystères d'une existence assurément exceptionnelle, les allusions qui en renforçaient l'énigme, tout nous intéressa, nous intrigua, nous passionna. Nous brûlions de tout savoir de lui.

Mais ce fut bien autre chose lorsqu'il séjourna à Paris quelques mois plus tard, entre mai et juillet de la même année.



Quelques personnes douées de mémoire, s'il s'en trouve à Paris, se souviennent peut-être des bizarreries et des somptuosités, rehaussées toujours de je ne sais quelle touche n'appartenant qu'à lui, grâce à quoi, tout le temps qu'il passa dans la capitale, le comte de Monte-Cristo défraya la chronique.

Ce fut sa maison des Champs-Élysées entièrement transformée, en moins d'une semaine, en un palais des *Mille et Une Nuits*; ce furent ses bateaux amarrés sur la Seine, l'un près de Saint-Germain-en-Laye, l'autre à Saint-Maurice, et toujours prêts à partir, l'un vers la Normandie (il ne s'en servit pas), l'autre par les canaux vers la Saône et le Rhône. Ce furent encore les chevaux achetés par lui alors que la baronne Danglars les convoitait, et qu'il lui fit amener, dès qu'il l'apprit, muni chacun d'un diamant au frontal, en la priant de l'excuser. Ce fut la prodigieuse émeraude – quarantevingt-douze carats – qu'il avait fait creuser, lui ôtant une grande part de sa valeur, afin d'en faire une boîte à pastilles;

ce fut le serviteur nubien, muet, noir comme l'ébène, fort comme un bœuf, qui veillait à sa porte ; ce furent les poissons qu'il fit un soir servir chez lui ensemble, l'un arrivé de Pétersbourg, l'autre du Fusaro ; et bien sûr ce fut la princesse Haydée, pupille ou maîtresse, nul ne le savait, qu'on entrevit à peine, mais cela suffit à rendre tous les hommes songeurs, toutes les femmes jalouses... Et tout cela, de même qu'à Rome, avec un parfait naturel, comme s'il s'étonnait qu'on s'en étonnât.

Il n'est pas exagéré de dire qu'il fut, tout le temps que dura son séjour, la coqueluche des salons. On se l'arrachait ; il se faisait désirer avec une nonchalance presque discourtoise, qu'il réussissait ensuite à se faire pardonner, tellement il avait l'air d'un fou, et tellement il savait séduire.

Trois autres faits, dont on retrouverait sans doute l'écho dans les *premiers-Paris* si l'on s'amusa à compulsier les vieux journaux (mais on a trop à faire avec ceux du jour, et Cistine remarquait que l'idéal du Parisien serait d'avoir ceux du lendemain), trois autres faits alimentèrent les conversations à ce moment-là : le suicide du général-comte de Morcerf, pair de France, déshonoré par la révélation de ses agissements durant la guerre grecque ; la chute terrible, presque effrayante, du procureur général M. de Villefort, publiquement accusé d'infanticide et de complicité de meurtre ; la faillite frauduleuse enfin du baron Danglars (le mari de la femme aux chevaux), banquier, député, officier de la Légion d'honneur, qui du jour au lendemain prit la fuite pour disparaître en Italie.

Journaliste, j'assistai à ces événements depuis les premières loges ; ami d'Albert et de Franz, j'étais familier du cercle de jeunes gens où le comte semblait particulièrement se plaire ; cela sans doute me permit d'observer des coïncidences pour le moins curieuses, dont le monde ne s'avisait pas.

Le général-comte de Morcerf était le père d'Albert de

Morcerf, l'un des mentors du comte dans la société parisienne – service qu'il lui devait bien étant donné sa mésaventure de Rome.

M. de Villefort s'apprêtait à devenir le beau-père de Franz d'Épinay, l'autre ami romain du comte et son invité à l'île de Monte-Cristo.

Enfin, c'était le comte qui avait amené à Paris la princesse Haydée dont les révélations (cela sera amplement expliqué) causèrent la perte du comte de Morcerf.

En somme, tout s'était passé dans les alentours de cet homme, et précisément pendant son séjour. Il n'y avait qu'avec Danglars que M. de Monte-Cristo ne parût pas en quelque façon lié ; encore était-il son client. Et ce fut à Rome que disparut le banquier en fuite, après une ultime démarche, ainsi qu'on le sut plus tard, auprès de la banque Thomson et French, celle-là même avec laquelle le comte de Monte-Cristo était en affaires là-bas.

Je songeais à cette accumulation de hasards, lorsque je m'avisai d'un autre lien, unissant, celui-là, MM. Danglars, de Morcerf et de Villefort : Marseille.

C'est à Marseille que le dernier avait commencé sa brillante carrière. C'est à Marseille qu'étaient nés Danglars, Morcerf et sa ravissante épouse. Tous avaient quitté la cité phocéenne peu après la Restauration de 1815.

Natif moi-même de Monaco, j'ai beaucoup d'amis à Marseille, où j'ai fait mes études. Ayant l'occasion de m'y rendre à la fin de l'année, je parlai de tout cela à mon vieux camarade Victor Gelu, un des lettrés de la ville, qui a depuis publié ses souvenirs. Gelu s'intéressait beaucoup à l'histoire politique de Marseille. Il recueillait des témoignages, constituait des dossiers. Il m'apprit que MM. Danglars et de Morcerf, avant de quitter l'un et l'autre la ville, avaient été mêlés à une ténébreuse affaire : la dénonciation d'un bonapartiste, un certain Dantès, qu'on avait enfermé au château d'If et que nul n'avait

jamais revu. À ce moment M. de Villefort débutait comme substitut du procureur du roi.

Je me rendis au château d'If. On me parla du prisonnier Dantès. On me parla d'un tunnel creusé entre sa cellule et celle d'un autre prisonnier. Cet autre prisonnier, un vieux fou qui se prétendait riche à millions, était italien ; il s'appelait l'abbé Faria. À sa mort, Dantès, dans l'espoir de s'évader, avait pris sa place dans le linceul où on l'avait cousu, et avait été jeté à la mer où il s'était noyé, une pierre de cent livres attachée aux pieds.

Qu'on me pardonne de faire ostentation de mes modestes lumières, mais j'avais, en écrivant mon *Histoire des Bourbons de Naples*, entendu parler de ce Faria. Prêtre napolitain, jacobin enragé, il avait été sous Napoléon arrêté en Italie et jeté dans la forteresse de Fenestrelle. J'ignorais quand et pourquoi on l'avait transféré à Marseille. Mais je savais qu'il avait été arrêté à Piombino alors qu'il se disposait à se rendre sur l'île de Monte-Cristo.

Pensif, je remuais tout cela dans ma tête : l'abbé Faria. Une fabuleuse fortune. L'île de Monte-Cristo. Marseille. Le château d'If. Edmond Dantès. Danglars, Morcerf, Villefort. Le comte de Monte-Cristo... Une mystérieuse histoire, un drame prodigieux et *possible* se dessinait ainsi sous mes yeux, mais inextricable, confus et dont je n'avais, comme dit mon ami Barbey d'Aurevilly, *que les extrémités*... Le fil principal se rompait, à vrai dire, avec la noyade de ce Dantès au pied de l'île d'If. Mais quand ils ont laissé filer un prisonnier, les geôliers, pour couper aux réprimandes, n'ont-ils pas tout intérêt à jurer qu'il est mort ? Un fait demeurait : jamais personne n'avait vu le cadavre d'Edmond Dantès.

Qui pouvait en savoir davantage ?

M. de Morcerf était mort, son fils parti pour l'Algérie, sa femme cloîtrée je ne sais où. On avait perdu toute trace de Danglars. Villefort, tombé en démence, *indigne également de*

vivre et de mourir, traînait ses ricanements et ses haussements d'épaules sous quelque préau de Bicêtre. Seul (peut-être), le comte de Monte-Cristo détenait la clef de toutes ces énigmes.

Il avait disparu lui aussi.



Dix-sept ans plus tard, c'est-à-dire en 1855, je me trouvais à Venise où je rencontrai mon ami Maxime Du Camp, qui revenait de Constantinople. Du Camp, qui avait visité la Grèce depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, me parla un soir au café *Florian* des anciens combattants de la guerre d'indépendance grecque. Il en avait connu plusieurs personnellement.

– Le comte de Monte-Cristo les a pris en amitié, dit-il ; il fait bâtir pour eux, à ses frais, une sorte d'hôpital des Invalides...

– Le comte de Monte-Cristo ?

– Oui, me dit Maxime. Encore une figure, celui-là ! Un Maltais, paraît-il, qui aurait remis la main sur une partie du trésor de l'Ordre, et le consacre à de bonnes œuvres. Il habite la plupart du temps dans l'île de Céphalonie. Tout le monde le connaît là-bas.

Un Maltais, le trésor de l'Ordre... Diable ! Cela ne faisait qu'à moitié mon affaire, mais je me promis de ne pas gagner le Péloponnèse, but de mon voyage, sans m'être arrêté afin de saluer cette vieille connaissance. Quelques jours plus tard je débarquai donc à Céphalonie, où le comte de Monte-Cristo me reçut avec son habituelle amabilité, à la fois prévenante, généreuse et distante.

Il habitait à une demi-lieue d'Argostolion une vaste maison au-dessus d'une crique où était son bateau. Cela tenait du caravansérail, de la lamaserie, du château fort en temps de paix : passé le portail, dans une vaste cour cernée de communs, s'activaient domestiques, gardes, marmitons, femmes

et enfants, palefreniers, charrettes, poules, chats et chiens, dans le plus rustique désordre. Mais, sitôt traversé le vaste atrium à la romaine donnant accès à la maison, on se trouvait dans le palais d'un prince qui eût été un sage – quelque chose d'analogue aux plus belles villas de la Renaissance italienne : salons, divans, glaces, fontaines, bibliothèques, œuvres d'art, colonnades, tout cela ouvert sur la mer, et relié à elle par un majestueux chaos de jardins en terrasses, composait le séjour le plus luxueux, le plus voluptueux et le plus paisible à la fois que j'aie jamais vu.

Les invités, quand il y en avait, occupaient dans un corps de bâtiment latéral des chambres d'une simplicité monacale en même temps que d'un agrément parfait.

Le Maître s'habillait à la turque, fumait le narguileh, s'occupait d'études géographiques et archéologiques, travaillait avec son intendant, soignait les faucons de son élevage. Il y avait de nombreux domestiques. Je crus entrevoir trois ou quatre jeunes filles, dont une Abyssinienne, assimilables à des servantes, mais qui ne servaient pas. Il voyageait la moitié de l'année, sur la mer Noire ou en Autriche, en Italie, en Turquie ou en Afrique du Nord. Le reste du temps, il demeurait là.

Je me promettais de demeurer dans ses aîtres aussi longtemps que me le permettrait la bienséance, et de mettre à profit toute occasion qui s'offrirait d'évoquer le passé. Le comte seconda mes desseins : ses « enfants », qui vivaient en Algérie, devaient venir le voir, et il me proposait de les attendre. J'acceptai, curieux de voir ces enfants d'un homme sur qui j'avais fait bien des suppositions, mais que je n'avais jamais, je ne sais pourquoi, imaginé père.

Ce sentiment ne me trompait pas : ceux qu'il avait ainsi désignés n'étaient autres qu'Albert de Morcerf (qui ne voulait plus être appelé que Mondego-Herrera, du nom de naissance de ses parents), et la princesse Haydée. Une surprise m'attendait : ils étaient mariés depuis 1843.



Comment, pourquoi accepta-t-il finalement l'idée d'écrire des Mémoires?

J'avais cru apercevoir une lueur particulière dans son regard lorsque je risquais quelque allusion à Marseille, à Danglars ou au prétendu trésor de l'ordre de Malte. Je parvins même à placer le nom de l'abbé Faria, ce qui le fit tressaillir. Mais ce fut la princesse Haydée qui la première aborda le sujet.

Celle-ci tenait désormais franchement auprès de lui le rôle que j'avais soupçonné dix-sept ans plus tôt à Rome : mariée et mère, elle se comportait avec lui comme avec un vieux père un peu fantasque et qu'il faut surveiller, incapable qu'il est de se gouverner convenablement. L'affection, la reconnaissance, le respect qu'elle lui vouait se lisaient à tout instant sur son visage ; en même temps elle semblait continuellement redouter l'opinion exagérée qu'il allait assener, le paradoxe aventuré qui allait glacer la conversation, le projet dangereux ou chimérique qu'il allait se mettre en tête. Je devais apprendre par la suite les bons motifs que le comte lui avait donnés de trembler ; je devais comprendre aussi les bons motifs du comte.

Albert et elle, en fait, espéraient depuis longtemps le convaincre d'écrire le récit de ses aventures, et, me jugeant un homme de l'art, sollicitèrent mon avis en sa présence. Je répondis qu'il m'était difficile de me prononcer, ignorant tout des dites aventures. Le comte fit comme s'il n'entendait pas, mais quelques jours plus tard, comme nous étions partis à cheval afin d'admirer, près d'Argostolion, l'entrée béante des *katavothrès*, ces courants souterrains qui traversent l'île de part en part, et en constituent la curiosité la plus remarquable, il en reparla, sans que je pusse deviner quelles pesées et contre-pesées avaient précédé ce propos :

– Une chose est exclue, dit-il sans préambule : c'est que je laisse rien publier de mon vivant.

J'eus garde de ne pas m'attarder à ces considérations accessoires :

– L'important me paraît être, répondis-je, que ce livre existe.

– Vous le croyez vraiment ?

– Vous me le donnez à croire, puisque vous l'envisagez. Je ne vous juge pas homme à encombrer la librairie d'un vain ouvrage à sa propre gloire...

– L'ennui est que si j'ai parfois écrit, en voyage, pour m'occuper, je n'ai guère le goût à pâlir longtemps sur des phrases...

Je le laissai venir à l'idée qu'il caressait. Il y vint enfin :

– Si l'on pouvait vous demander de vous attarder ici, me dit-il, ce serait peut-être différent... Mais je n'ose guère vous traiter en homme à qui l'on offre un salaire.

Je tâchai de dissimuler ma joie devant une victoire si imprévisiblement remportée.

– Quand voulez-vous commencer ? demandai-je.

– Cet après-midi ?

– C'est entendu.

Devant nous, dans l'entrée des gouffres, tournaient les moulins à aubes, au gré du courant marin qui poussait dans l'ombre sa rumeur amplifiée par les voûtes. L'œil se perdait au fond dans une obscurité de cathédrale ; l'esprit conjecturait des parcours secrets, ignorés du monde, et ne s'étonnait plus que les héros antiques eussent visité les enfers. Le regard du comte s'y plongeait, rêveur et teinté – à peine – d'amusement, comme s'il eût été, lui, le nocher familier de ces eaux profondes, gardien de leurs grottes inconnues.



Nous travaillâmes pendant deux mois. Je rédigeais le matin de bonne heure ce qu'il me racontait l'après-midi, à l'heure chaude, en buvant du café et de l'eau fraîche, sur une loggia qu'ombrageaient de grands panneaux mobiles à croisillons de bois ouvragés.

Ce fut prodigieux.

J'entrai dans d'insoupçonnables secrets, dans d'extraordinaires circonstances.

Je connus les liens déjà pressentis qui unissaient l'arrestation de l'abbé Faria sous l'Empire, celle du marin Dantès à Marseille en 1815, la fortune du comte de Monte-Cristo, sa venue à Paris, la ruine de Danglars, la chute de Morcerf et de Villefort.

Je parcourus la guerre de l'indépendance grecque et les coulisses financières de l'expédition en Espagne ; je fus à Toulouse sous la seconde Restauration, en Méditerranée au temps de la prise d'Alger ; je revécus, nous revécûmes toute l'histoire de la France de Napoléon à Louis-Philippe. Que M. de Balzac n'a-t-il connu cette histoire ! Il en eût fait le sommet le plus étincelant de sa *Comédie humaine*, l'acropole de cette énorme et populeuse cité.

À l'issue de ces deux mois de travail, le comte projetait un voyage ; le livre n'étant pas achevé, nous prîmes date pour l'année suivante.

L'année suivante vint, d'autres contretemps s'en mêlèrent.

En 1857, enfin, il entreprit vers le Caucase et le Thibet le long voyage dont il ne devait rentrer que pour mourir.



Le livre demeurait donc inachevé. À côté des chapitres dictés, revus et mis au point par lui, restaient les notes de nos entretiens ; des pages qu'il écrivit lui-même et me remit ; un journal, enfin, rédigé à certaines époques, quand la lenteur des voyages lui en donnait le loisir, et dont il se proposait de reproduire certains passages. C'est cet ensemble, quelque peu disparate, qui est ici proposé au lecteur ; je dois à la princesse Haydée la plupart des renseignements contenus dans la dernière partie du livre.

Puis-je livrer mon sentiment, sans qu'on me suspecte de déguiser en avantage ce qui partout ailleurs serait un inconvénient ? C'est en fin de compte dans cet inachèvement même, sous cet aspect de rhapsodie, que ces Mémoires me paraissent ressemblants. Le comte de Monte-Cristo n'était pas homme à s'attarder longtemps et à se contempler dans la rédaction d'un livre. Pressé par Haydée et par Albert, amusé sans doute quelque temps par l'exercice, il s'y prêta de bonne grâce. Mais lorsque son programme de voyage l'interrompit, outre qu'il estimait avoir dit l'essentiel, la tâche ne l'intéressait plus. D'autres projets, d'autres inquiétudes le sollicitaient.

Ma misi me per l'alto mare aperto, dit l'Ulysse de Dante quittant à nouveau Ithaque – la Théaki moderne, toute proche de Céphalonie. *Mais je repris la haute mer ouverte...* Le comte aimait à citer ce vers, qu'il murmurait lentement comme on savoure la fraîcheur d'une eau, peut-être parce qu'il résumait le secret unique de son destin. *Ma misi me per l'alto mare aperto...* Il est assurément bien rare, surtout dans le genre autobiographique, de voir le personnage principal à ce point soucieux de quitter la scène du livre : mais justement, M. de Monte-Cristo était quelqu'un de rare. Il cherchait quelque chose, autre chose. Il était né, il le sentait d'ailleurs et le

disait, non pour être celui que l'on immobilise, que l'on fixe, que l'on cerne, mais, mystérieusement, celui qui passe dans la vie des hommes, et qui s'éloigne. Son destin n'était pas de trouver le port, de s'asseoir et de récapituler ; son destin était de repartir sans cesse, de s'éloigner, jusqu'à ces terres lointaines et inhospitalières où le voyage s'arrêta.

On reparlera de cela en son lieu. Qu'il suffise ici de dire que c'est en cela, au bout du compte, que ce livre, dans lequel on le voit peu à peu s'éloigner et se perdre, lui ressemble mieux que tout autre.

LIVRE PREMIER
L'INNOCENCE

Destiné par ses vertus mêmes à être dupe.

BYRON

*Ce que j'écrivais en 1830. – Qui je suis.
 Mes origines. – Louis Dantès. – Marseille sous la Révolution
 et l'Empire. – Mon enfance. – Les « bonnes gens ».
 Bonapartistes et légitimistes. – Les Catalans.
 Mercedes. – Fernand.*

Je commence mes Mémoires en cette fin d'été 1855. Or, voilà vingt-cinq ans, un homme – et j'ai été cet homme – esquissait au présent, noyé dans le présent, le récit de cette même vie qui me paraît maintenant si lointaine. Voici ce qu'il écrivait, ce que j'écrivais en 1830 :

Aujourd'hui 20 janvier, dans l'île d'Ischia où j'ai jeté l'ancre en raison du mauvais temps, j'entreprends de mettre par écrit ce que fut et ce qu'est mon existence.

Depuis la fenêtre de ma chambre d'auberge, j'aperçois mon bateau, *Le Sindbad*, près du quai ; vers la droite, les falaises à l'extrême bord desquelles s'arrête le maquis dont la plus grande partie de l'île est recouverte ; en face, un îlot abrupt, couronné de fortifications.

J'ai trente-cinq ans. Depuis quelques mois je navigue dans la partie de la Méditerranée comprise entre les Baléares, la Sicile et les côtes italiennes. Je possède deux passeports anglais achetés à Livourne, où tout se vend à qui sait demander. L'un est au nom d'un certain Lord Wilmore ; l'autre au nom de Moses, capitaine de son bateau. En arrivant avant-hier à Ischia, j'ai choisi d'être Moses.

Qui suis-je en réalité ? Quel est mon nom, mon passé ?
 Les quelques personnes qui pourraient le dire sont

loin d'ici et me croient mort. C'est un masque parfait. Je suis, en somme, seul à savoir que j'existe...

Mes relations sont des pêcheurs et des contrebandiers du littoral italien. Eux non plus ne savent pas qui je suis. Ils pensent que je suis né à Malte, que j'ai mené une vie aventureuse et connu la prison, que je me suis évadé. Rien de plus. Et c'est bien ainsi.

Qui je suis, où je vais ne regarde personne. Pour avoir été sincère, candide, tout entier exposé, pour avoir cru qu'il fallait l'être, pour l'avoir payé cher, j'entends désormais demeurer le maître de mes secrets. Celui qui ne montre rien de lui-même est plus fort.

Quand je pense à celui que j'ai été, quand je pense à ce pauvre être confiant et doux... Mais à présent j'ai tous les moyens d'agir comme je le veux sans en rendre compte à personne. Je ne reconnais plus d'autre loi que la mienne. Je suis libre. La page est blanche devant moi.

J'y ai inscrit les noms de trois hommes. Trois hommes qui me tiennent pour mort, s'ils ne m'ont pas oublié. Moi, je ne les ai pas oubliés, et je ne suis pas mort.

Je vais supplicier ces trois hommes comme ils m'ont supplicié.

Peut-être devrais-je pleurer. Je ne pleure pas.

Au contraire.



Qui je suis... Ainsi répondais-je à cette question en 1830, dans l'île d'Ischia, au temps où je ne connaissais pas le doute. Je me souviens de ce temps-là, je me rappelle la brise hivernale le soir sur l'île, le sommeil, la jouissance de la liberté et de la puissance. Je revois bien tout cela, et pourtant l'homme que révèlent ces lignes me paraît aussi éloigné de moi qu'il jugeait l'être, lui, d'un autre, plus ancien encore.

Qui suis-je? Quel est mon nom? Je me le demande parfois. «Comte de Monte-Cristo» est un masque, un nom fabriqué à l'usage des gens, un nom de riche et d'étranger, de grand seigneur supposé à la nationalité indécise, au passé inconnaissable. Nom de nabab ou d'aventurier, d'excentrique ou de parvenu, de Levantin ou de Maltais, de chevalier de Rhodes ou de charlatan égyptien. C'est un équipage de chevaux noirs, une portière armoriée que l'on ferme, une voiture qui s'ébranle tous rideaux baissés.

Comment s'appelle l'homme qui voyage à l'abri de ce titre? Je sais bien que j'existe; je sais bien ce que je sens, j'ai des souvenirs, des goûts et des dégoûts, des occupations, des fréquentations; certains lieux me sont chers, certaines choses me font rêver ou m'indisposent, me réconfortent ou me lassent. Mais je me demande quel est mon nom. Un nom est affaire de famille, et je n'ai plus de famille; d'état civil, aussi, mais pour l'état civil français, je suis mort en 1829.

Pourtant je me souviens que je fus jadis, en toute certitude, en toute innocence, un jeune marin marseillais du nom d'Edmond Dantès. Cela est loin, bien loin, et d'un éloignement que n'ont pas produit seuls les années enfuies et les changements du monde. De cet Edmond Dantès du temps de Napoléon I^{er} à l'homme qu'on appelle aujourd'hui comte de Monte-Cristo, rien qui ait subsisté, pas un ami, pas un asile, pas une habitude, pas même le plus modeste de ces objets dont la présence muette nous accompagne parfois toute une vie: il m'arrive de songer à ce pot de faïence où mon père mettait son café, et dont les anses représentaient deux masques grimaçants que je regardais avec l'attention fascinée des enfants. Ma vie ressemble à ces sources des montagnes qui disparaissent sous des rochers: nul ne sait quelle direction elles prennent, quelles grottes ou quelles épaisseurs elles traversent, à quelles infiltrations elles sont assujetties ni de quel impalpable minéral les enrichit cette

distillation souterraine ; et quand elles resurgissent et bondissent vers les plaines, nul ne saurait les reconnaître dans ce torrent, dans ce fleuve.

Je suis né en 1795. Toutefois l'événement initial sinon de mon existence, du moins de ma destinée, eut lieu le 28 février 1815. Ce jour-là, quatre jours après l'arrivée à Marseille du brick *Le Pharaon*, à bord duquel j'étais second, et qui, venant de Smyrne, avait fait escale à Trieste, Naples et Porto-Ferrajo, je fus arrêté au Pharo, où je fêtais mes fiançailles, et déféré devant M. de Villefort, substitut du procureur du roi. La nuit suivante on me conduisit au château d'If, forteresse située au large de Marseille, dans laquelle je fus mis au secret en qualité d'agent bonapartiste.

Quand je dis que ce fut là l'événement initial, je veux dire que ce jour-là seulement le Sort statua sur mon cas. J'avais pu croire qu'il me vouait à être marseillais et marin, à épouser une jeune fille du nom de Mercedes. Non, ce n'était pas cela. Ma vraie vie commençait seulement. Mais pour expliquer comment se fit cette rectification, il me faut remonter plus avant.

Mon père naquit en 1749, dans un bourg des montagnes qui environnent Marseille. Il m'a toujours dit que nous avions du sang grec ou italien, ce que notre nom ne rend pas improbable. Les Dantès étaient pauvres. La sœur de mon père fut mariée dans le pays. Son frère aîné devint berger comme l'était leur père. Son frère cadet mourut jeune. Lui, le second, fut envoyé vers l'âge de quinze ans à Marseille, où il travailla dans les savonneries.

On ne peut pas dire qu'il ait eu beaucoup de chance avec ses deux femmes. La première, qu'il épousa vers 1775, mourut peu avant la Révolution sans lui avoir donné d'enfant. Après quelques années il se remaria, et c'est de cette union que je naquis, mais je n'ai pas connu ma mère, qui mourut des fièvres quelques jours après ma naissance ; et voilà tout ce que j'ai à dire de ma généalogie.

Au maigre salaire des ouvriers des savonneries, mon père avait ajouté une petite rente constituée avec sa part d'héritage. Les années de la Révolution grevèrent durement ces modestes ressources. La rente fondit, la savonnerie chôma. Subtilisée jadis aux Italiens par les Marseillais, cette industrie avait connu des décennies de prospérité ; les guerres de la Révolution compromirent l'arrivage des matières premières et anéantirent la partie la plus luxueuse de ce commerce. En 1793, M. Tarteiron, patron de mon père depuis plus de vingt ans, fut guillotiné. Après un an de quasi-misère, Louis Dantès retrouva de l'embauche dans la maison Audibert, où il devait rester jusqu'à 1810, date à laquelle sa santé précocement usée le força de renoncer au travail.

Je ne sais si l'on a étudié, dans la formation d'une jeune âme, l'influence de ce qu'elle a acquis non par l'étude et les leçons, mais par le simple regard qu'elle porte, avec ce mélange d'indifférence apparente et d'attention réelle qui est propre à l'enfance, sur les façons d'être et d'agir des grandes personnes qui l'entourent. Nos pères, nos maîtres nous inculquent une religion, une instruction, un métier ; mais autour de ces notions en quelque sorte objectives se déploient les infinies nuances de la position sociale, du caractère, du comportement de ceux qui, des années durant, sont pour le petit enfant non pas des gens parmi d'autres, mais les grandes personnes tout court. La même religion catholique enseignée au fils du berger et au fils du ministre n'a pas les mêmes résonances ni les mêmes effets. Un père est courageux et l'autre indolent, l'un indulgent et l'autre sévère : cela oriente une âme et lui donne certains plis.

Ce que mon père, sans le vouloir ni le savoir, déposa en moi, ce fut l'innocence.

Plus tard, au cours de ce lent et tortueux travail au prix duquel un homme tente de rejeter, puis d'accepter, ce que le sort lui a imposé et qu'il n'aime pas, je lui en ai voulu pour

ce don. J'ai maudit cet homme que j'aimais, qui m'aimait plus que tout au monde.

C'est peu dire que mon père était un brave homme, ou un homme bon, honnête, bienveillant : Louis Dantès était la Vertu. À ses débuts dans la savonnerie Tarteiron, il avait un jour gâté une cuisson d'huile en se trompant sur la proportion de lessive de soude qu'il était chargé d'y introduire. Cette maladresse vénielle était le souvenir le plus épouvantable de sa vie. Lui-même avait supplié son patron, qui ne voulait pas en entendre parler, de déduire de sa paie le coût de ce gâchis ; à la fin il s'était résigné à n'être pas puni, mais de ce jour, M. Tarteiron était entré pour n'en plus sortir dans la galerie des saints domestiques de mon père, ceux qu'il appelait « les bonnes gens ».

J'allais écrire qu'il était royaliste ; mais le mot a acquis à cette époque une résonance qui n'évoque pas ce dont je veux parler. Mon père aimait le roi comme il adorait Dieu, comme il vénérât la Sainte Vierge, rongée par les vapeurs de soude, qui trônait au bout de l'atelier Tarteiron. Il avait une fois, dans sa jeunesse, vu Monsieur, frère du roi et comte de Provence, venu visiter la fabrique, sur le quai de Rive-Neuve. Il narrait ce souvenir comme il eût fait d'une apparition miraculeuse ; j'imaginai, dans l'atelier obscur emplis de l'odeur entêtante émanée des chaudières, le passage de ces grands personnages empanachés, tout luisants d'or, inaccessibles, presque irréels ; j'ai repensé à cela en admirant plus tard le tableau des *Fileuses* de Vélasquez. Dieu, le roi, M. Tarteiron : dans le cœur de Louis Dantès, dans sa vision du monde, c'étaient là trois degrés d'une même hiérarchie, trois figures d'un même vitrail.

Aussi les années qui suivirent 1789 le firent-elles passer par toutes les nuances de l'atterrement, de la désolation et de l'épouvante. Marseille avait d'abord été à l'avant-garde de la Révolution. La ville s'était emparée des forts qui la surveillaient, avant de fournir aux armées de la République le

contingent qui rendit fameuse *La Marseillaise*. Mais bientôt les démons de la guerre civile avaient surgi au coin des rues et des places. Massacre des royalistes au moment de l'équipée du comte de Saillans, qui tentait de faire de la Provence une seconde Vendée ; terreur de 1793, lorsque la ville suspectée de fédéralisme se vit retirer jusqu'à son nom ; massacre des Jacobins dans le fort Saint-Jean, un peu plus tard : l'oscillation incessante des événements précipitait les factions les unes contre les autres avec une violence de plus en plus aveugle. Mon père ne voyait à ces emballements divers et meurtriers qu'une seule cause : la Révolution. L'exécution du roi et celle, à laquelle il put assister, de son employeur, traîné sur une charrette vers le fatal couperet, firent plus que l'horrifier : elles le brisèrent. Il devint cet homme tendre et craintif, redoutant toujours quelque péril, que j'ai connu, qui m'a élevé. Toute ma jeunesse j'ai entendu parler de ces terribles événements, la destruction de l'église des Accoules, la Vierge de la Garde envoyée à la fonte par le terrible Fréron, les prêtres réfractaires pendus par la populace. J'ai prié tout enfant pour le « petit roi », l'orphelin du Temple, en même temps que pour ma maman. Tout enfant j'ai cru que les vieilles familles seigneuriales de la région, les Saint-Méran, les Vitrolles chez qui un de nos cousins avait été métayer, dépositaires d'une parcelle de la puissance divine par l'entremise du roi dont ils étaient les soutiens, n'avaient pu être ainsi persécutés que par d'authentiques envoyés du démon.

Et ce furent ces gens-là, les Saint-Méran, les Vitrolles, les Servieux et leur docile serviteur Villefort, ces « bonnes gens » que vénérât mon père, cette Restauration qu'il avait tant de fois appelée de ses vœux et de ses prières, ce monde contre lequel, même à l'agonie, je suis sûr qu'il n'eut pas un seul mot de haine ou de reproche, ce furent ces gens et ce monde qui sans un regard, sans y songer, le privèrent à jamais de l'enfant qui était tout le bonheur de sa vie.

Audibert avait pris mon père en amitié. Ce libéral, grand lecteur de Voltaire et des idéologues (mais compté tout de même au nombre des « bonnes gens »), le convainquit de me faire sérieusement apprendre à lire et écrire ; et comme l'école excédait les moyens de mon père, c'est lui qui paya mon inscription. C'est lui encore qui en 1807 – j'avais douze ans – me recommanda à Morrel, un de ses associés dans le transport maritime, en sorte que je devins mousse.

Ce n'est pas sans trembler que le bon Louis Dantès me laissa embrasser la carrière de marin, qui m'emplissait d'enthousiasme. Mais Audibert comme Morrel surent lui représenter que, dans notre situation, c'était la meilleure chose à faire. Si j'étais courageux et si je prenais goût à la mer, mon avenir était assuré.

À condition – mais cela finirait bien par venir – que la paix s'installât. Jusqu'à la Révolution le commerce marseillais s'était étendu de l'Extrême-Orient aux Antilles en passant par l'océan Indien et le Levant. Le blocus continental et les repréailles qu'il occasionna de la part des Anglais avaient plus que compromis cette situation florissante. Les projets grandioses du conquérant avaient jeté sur le pavé des centaines d'ouvriers des docks, des arsenaux, de l'artisanat. Des vaisseaux démâtés, en proie aux vers, pourrissaient dans le port. Marseille, disaient les opposants, n'avait servi depuis l'avènement de Bonaparte qu'à deux choses : fournir des soldats aux armées et payer des tributs au Trésor. Sur mer, aux pirates barbaresques qui obligeaient traditionnellement les vaisseaux marchands à être équipés de deux rangées de bouches à feu, s'ajoutait désormais l'Anglais furibond, cramponné sur Malte et sur Gibraltar. Les Grecs, qui avaient à Marseille une importante colonie, nous aidaient à desserrer l'étoupe. Les Morrel comptaient parmi eux des amis qui acceptèrent leurs capitaux, ce qui leur valut d'éviter la faillite. Ce fut sur un bateau grec qu'en 1810 j'effectuai mon premier

voyage en Orient. Nous passâmes aux îles du Cap-Vert, à Bonne-Espérance (je vis Sainte-Hélène), à Madagascar, et abordâmes à Guzarat et Golconde.

Mais j'anticipe. Pour le moment je suis un enfant, un enfant des vieux quartiers et du port de Marseille. Marseille est plus qu'une ville : c'est une patrie. Au fond je ne me suis jamais senti français, mais dans un temps lointain, j'ai été marseillais, enfant puis marin de Marseille comme d'autres au cours des siècles avaient été athéniens, génois ou gaditans. Avec ses maisons roses aux volets multicolores, ses marchés, ses fontaines, ses ateliers, Marseille enveloppait sa rade, flanquée de deux forts symétriques, où la tour du Roi René semblait quelque sentinelle débonnaire et couperosée, et que dominaient d'un côté le clocher des Accoules, de l'autre les deux tours colossales de l'abbaye Saint-Victor. Au-dessus, transparente et légère dans la brume azurée, la Garde élevait son rocher altier sans escarpement, aérien sans vertige, dominateur et pourtant familier, avec son fortin bas et son petit sanctuaire roman, pareille à une grande personne dont les maisons de Marseille eussent été la progéniture.

J'allai donc à l'école, au chemin de Saint-Charles, dans une jolie maison entièrement entourée d'une verte tonnelle et d'un riche verger. Dès que le maître déclarait la leçon terminée, Marseille était à nous. Nous hantions la ville du Grand Cours à la Consigne, de la porte de la Joliette au fort d'Entrecasteaux, faisant hurler sur notre passage les laitiers descendus de Mazargues ou d'Allauch avec leurs mulets, les poissonnières avec leurs paniers plats, le couteau à la hanche, la balance romaine en sautoir, les marchandes d'escargots ou de brosses, victimes de nos farces et de nos chapardages. Nous admirions les grands de dix-sept ou vingt ans qui faisaient les beaux à la Canebière avec leurs vestes courtes, coupées à la taille, leurs bottines luisantes et le chapeau verni des marins. Nous jalouisions ceux d'entre nous qui de temps

en temps, grâce à un parent ou à un ami, obtenaient le privilège d'embarquer sur la bette légère ou le saudelet courtaud, surmonté d'un dais comme une gondole, le temps d'une journée de pêche du côté d'Arenc, du Château Vert ou de la rade d'Endoume. L'ancien arsenal des galères, les entrepôts de Rive-Neuve avec leurs galeries de bois, les échoppes que fermaient le soir des volets grands comme des portails, les ruelles de marché couvertes d'auvents de toile n'avaient pas de secrets pour nous. Presque aussi hauts que les maisons, les grands bateaux à quai tendaient au-dessus de nous leurs beauprés ornés de mythologies, d'où les marins hélaiet les filles paraissant aux fenêtres. Les Mamelouks, cantonnés là depuis le retour d'Égypte, et qu'on voyait déambuler par les rues, nous donnaient rendez-vous avec l'Orient de Bonaparte ; j'en ai revu un bien plus tard, large tête enturbannée, moustachu d'une oreille à l'autre, sculpté au fronton d'une porte, dans la rue du Panier dominée par ses moulins à vent.

Noël ramenait la foire aux santons. En proscrivant le culte, la Révolution avait répandu la coutume des crèches dans toutes les classes du peuple. Mon père m'emmenait admirer, sous les arbres du Grand Cours, les saint Joseph barbus, les étincelants Melchior, les ânes et les bœufs de bois peint ou de céramique. L'enfant que j'étais s'émerveillait, mon père souriait de mon émerveillement.

Le monde apparaissait là dans sa vérité. En bas les humbles, les innocents, les enfants se donnaient à leurs pauvres joies, cependant qu'au-dessus d'eux, derrière les belles façades ornées de cariatides dans le goût de Puget, d'autres s'occupaient des affaires sérieuses. Nous ne le savions pas.

La politique en effet pesait lourd à Marseille. J'entendis à cette époque, entre Audibert et Morrel, des controverses amicales mais vives. Tout ce que je comprenais était que Morrel, se refusant à ne voir que son intérêt personnel d'armateur, aimait l'Empereur envers et contre tout. Son oncle Polycar,

vénérable figure des cafés de la Canebière, avait pris part aux campagnes d'Italie et d'Égypte. L'un et l'autre s'affichaient, aux côtés du maire M. Anthoine, dans les cérémonies à la gloire de Napoléon, celle qui suivit le couronnement en 1804, celle qui deux ans plus tard célébra la victoire d'Austerlitz. À la Chambre des négociants, mon patron était connu comme un ami personnel de Clary le jeune, lié au clan Bonaparte depuis le mariage de ses sœurs Julie et Désirée, l'une à Joseph Bonaparte – elle allait devenir reine de Naples, puis d'Espagne –, l'autre au général Bernadotte, futur prince de Pontecorvo et roi de Suède. Nicolas Clary, lui, devint membre du Corps législatif, pair de France puis comte d'Empire. On l'accusait d'avoir prostitué ses sœurs aux satellites du tyran, accusation absurde d'ailleurs, puisqu'en 1795 le clan Bonaparte, bien loin du pouvoir, végétait dans l'obscurité et la gêne. On accusait Morrel de le fréquenter par opportunisme. Il le savait et disait « Bah ! » en souriant. Sa conscience était pure. En d'autres temps cela aurait suffi. En ce temps-là, cela ne suffisait pas. Les périls montaient et Morrel, comme d'autres, figurait déjà sur des listes noires.

Épargnés sinon courtisés par l'Empereur en quête de soutiens politiques, la vieille aristocratie et le parti légitimiste n'avaient en effet pas tardé à relever la tête. On daubait sur les rebuffades essuyées par le préfet Thibaudeau, censé être le bras marseillais de cette réconciliation. Son prédécesseur Delacroix, ancien conventionnel et père du peintre des *Masacres de Scio*, avait dû sa disgrâce aux intrigues de l'archevêque Mgr Champion de Cicé. Par cet ecclésiastique habile et influent, les royalistes rouvraient les églises et les confiaient à d'anciens prêtres réfractaires. Par le marquis de Barthélemy, sénateur d'Empire, ils s'activaient dans les sphères parisiennes. Ils approchaient le roi Charles IV d'Espagne, assigné à résidence à Marseille, qu'ils envisageaient de faire évader avec le concours des Anglais dont les frégates croisaient

dans le Frioul. Ils n'hésitaient pas à se rapprocher des Jacobins qui gravitaient aux Aygalades dans l'entourage de Paul Barras. Tout s'ébruita d'ailleurs, Barras et Charles IV furent expédiés en Italie, mais Marseille obstinée obtenait en 1813 la nomination d'un maire ouvertement légitimiste, le marquis de Montgrand. Ainsi, escomptant la chute du Corse, mettait-on en place les pièces du nouveau pouvoir ; la revanche serait implacable.

J'ignorais à peu près ces choses-là. Bien sûr les opinions, les faits et gestes de tel ou tel circulaient dans les conversations du peuple. Mais la politique nous paraissait lointaine, à mon père et à moi. Nous la regardions comme un enfant, le nez au ras de la table, écoute les propos des grands et sent bien que cela est au-delà de lui. Nous n'imaginions pas que ces grandes affaires puissent descendre jusqu'à d'humbles personnes comme nous. Nous avons des protecteurs, Audibert et Morrel ; de « bonnes gens » ; ils nous paraissaient aussi infaillibles que puissants. Cela aussi, plus tard, m'a fait pleurer de rage dans mon cachot.

Et puis j'avais d'autres préoccupations, plus propres à mon âge.

Lorsque suivant le quai de Rive-Neuve on contourne le fort Saint-Nicolas en direction de la mer, on longe bientôt l'anse de la Réserve, puis la colline du Pharo ; si l'on poursuit encore sa route le long du rivage, on découvre bientôt, passé un rocher dénudé, l'anse des Catalans.

Quoique les relations avec eux fussent paisibles et de bon voisinage, les Catalans qui depuis fort longtemps s'étaient installés là passaient pour ombrageux et peu soucieux de s'assimiler à la population marseillaise. Pauvres, durs au travail, ils conservaient jalousement leur langue, leurs coutumes et leurs femmes. Sur le rivage, entre les flots scintillants et les Vieilles Infirmeries, se trouvait ce groupe de maisonnettes claires, devant quoi séchaient des filets ; quelques barques

échouées, une église basse complétaient ce décor pour aqua-
relliste ; et c'est là que je connus Mercedes.

J'avais dix-sept ans, elle quinze. Elle vivait en vendant des
coquillages sur le port et en remaillant des filets. Vers la fin
1813, nous nous jurâmes une éternelle fidélité.

Il m'était bien venu à l'idée que cette idylle, au fur et à
mesure qu'elle s'installait et prospérait, pouvait m'attirer
quelques démêlés avec la petite communauté. Mon père,
quoiqu'il adorât Mercedes et bénît nos amours, s'en inquié-
tait parfois. Je m'en ouvris à elle : « N'est-ce pas une loi sacrée
parmi les vôtres, lui disais-je, que de se marier entre eux ? »
Elle haussait les épaules : « Ce n'est pas une loi, c'est une
habitude. » Mercedes rêvait de quitter les Catalans, les filets
à ravauder, la misère. Elle y parvint...

Mes inquiétudes toutefois ne furent jamais extrêmes. La
fière volonté de mon amie, l'autorité tranquille et altière d'une
fille qui se sait belle courbaient devant elle ses autres préten-
dants. Moi je m'efforçais parmi eux d'être serviable, loyal,
gai, discret aussi. Je sus me montrer ferme en deux ou trois
occasions où l'on me chercha querelle ; on s'habitua à moi ;
je me fis même quelques amis.

Fernand Mondego, cousin germain de Mercedes et qui
s'était déclaré son protecteur (elle n'avait plus ses parents),
demeurait à mon égard impénétrable. Je n'ai jamais su s'il
avait ourdi quelques-unes des provocations dont je viens de
parler. Il comptait davantage, je pense, pour lasser Mercedes
de moi, sur l'état de marin qui m'éloignerait d'elle.

Puissant, musclé, les jambes courtes et le torse long, viril
sinon beau, la barbe drue, les mastoïdes renflées par une per-
pétuelle crispation des mâchoires, Fernand était un étrange
garçon. J'ai toujours senti en lui (comme l'on sent : c'est-
à-dire sans y faire attention, tant qu'un fait éclatant n'a pas
corroboré l'intuition) je ne sais quoi de sourd, de malheureux,
de tragique peut-être. Il était de ces gens qu'on dirait nés les

poings serrés, et dont les passions sont violentes et exclusives jusqu'à la folie. Qu'une idée quelconque s'emparât de lui et il se ruait à l'acte, comme égaré, oubliant tout le reste. Un seul mot me vient, entendu je ne sais où, pour résumer : Fernand était *braque*. J'imagine que l'instruction militaire, plus tard, dut avoir fort à faire pour régler et contrôler ce paquet de nerfs à moitié sauvage.

Je savais qu'il avait rêvé d'épouser Mercedes. Ce sanguin, d'une force presque effrayante, la désirait bestialement, douloureusement. Avec calme, avec pudeur, avec une douceur implacable, la belle fille le tenait à distance. Il était devant elle comme un dogue, capable d'égorger le premier venu et qui respecte un petit enfant. Que dire de plus ? Aujourd'hui je pense à lui, tel qu'il était alors, avec pitié. Il souffrait. Il souffrait comme un damné.

Je me souviens d'une scène qui m'étonna. Chaque année, la tradition des Catalans était d'organiser des jeux taurins. Les jeunes gens se faisaient une gloire d'accrocher une fleur de papier aux cornes d'un bouvillon qu'on lâchait sur la plage, en sautant prestement sur son dos. Ce jour-là Fernand, qui avait paru plus taciturne encore qu'à l'ordinaire, et ne nous avait pas un moment délivrés, Mercedes et moi, de sa pesante présence, proclama subitement qu'il accrocherait deux fleurs, une à chaque corne. Chacun se récria, l'avertit des risques qu'il prenait : mais en vain. Deux fleurs à la bouche il courut vers le taureau en grondant, lui saisit les cornes, tenta de l'enfourcher. Deux fois la bête le rejeta ; deux fois il s'obstina parmi les cris d'épouvante des spectateurs. On le vit traîné sur vingt pas par l'animal qu'il n'avait pas lâché et qui secouait son encolure. Enfin il parvint à se hisser sur lui, accrocha une fleur, laissa échapper la seconde, tomba à son tour et dut fuir pendant que nous courions à l'opposé en gesticulant pour détourner la bête. Fernand revint livide, en sang, la peau des côtes labourée,

écarta rudement Mercedes qui se précipitait et but coup sur coup trois verres d'eau-de-vie.

Nous aurions dû peut-être nous inquiéter davantage de cette souffrance, de cette violence qui ne pouvant se décharger sur moi se tournait contre lui-même. Mais qu'aurions-nous pu faire? Nous n'étions que trop prompts à l'oublier.

Les amoureux vivent dans le soleil, et le soleil éblouit.

II

Propos sur le bonheur.

La première Restauration. – M. Morrel se comporte en homme d'honneur. – Le capitaine Leclère. – Je vois l'Empereur à l'île d'Elbe. – Mon père et ses fleurs. « La Réserve. » – Tout est prêt. – Mon arrestation. M. de Villefort. – Le château d'If.

Journal (1830)

Non, je ne le pleure pas, ce jeune marin de Marseille, innocent comme l'oiseau des mers et borné comme lui. Il fallait son désespoir et sa mort pour mener à celui que je suis. Je ne pleure pas. Quel nom donner à ce que je sens ? Le bonheur ? Voilà un mot qui n'est plus pour moi, et je m'en passe. Le bonheur, je sais ce qu'il eût été. Bien noté par mon patron, ce pauvre Morrel que je voyais puissant et sage comme Moïse, amoureux d'une jolie brune dont j'ignorais que tôt ou tard la possession devenue habituelle ne m'inspirerait plus qu'un contentement fade et mêlé d'ennui, assujetti comme une bête aux mœurs de l'espèce, j'allais vivre inconscient une existence infime, indifférente. De chaque naissance à chaque Noël, de chaque départ à chaque retour, de chaque fête à chaque deuil je ferais les gestes et j'aurais les pensées de tous ; je prononcerais à chaque étape les mêmes paroles vaines devant la destinée. Ne dois-je pas bénir le sort qui m'a arraché à cela malgré mes supplications et mes larmes ?

Que regretterais-je ? L'amour ? Un homme, mon père, m'a aimé. Je garde au fond du cœur cette tendresse, cette douleur qui entretiennent ma haine et la justifient.

Heureux du mal que l'on m'a fait puisqu'il m'acquitte par avance de toute dette envers l'humanité, je vis sans lien, souverain, solitaire. Le bonheur ? Ah, non, ce n'est pas à moi qu'il faut parler du bonheur !

Je ne connais, je ne veux connaître, que l'heure où je suis.



En 1814, Marseille accueillit avec enthousiasme le premier retour des Bourbons. Dès l'abdication de l'Empereur connue, l'émeute souleva la ville, mit en fuite le préfet Thiбаudeau¹ et renversa les monuments dédiés naguère à celui qu'on n'appelait plus que l'Usurpateur. On dansa, on chanta, on but à tous les carrefours. En octobre, juste avant le départ du *Pharaon*, j'assistai à l'entrée dans la ville du comte d'Artois, frère de Louis XVIII, visite qui occasionna une somptueuse fête sur le Pharo. Mgr le comte d'Artois venait de combler l'un des vœux les plus obstinés des Marseillais en obtenant qu'on rétablît la franchise du port ; il était acclamé. On se montrait dans le cortège officiel son chambellan M. de Ser vieux, représentant illustre d'une famille de la ville, M. de Montgrand, maire de Marseille – celui qui aurait dû me marier –, le nouveau préfet M. le marquis de Rivière, M. le procureur du roi et son jeune substitut.

Dans tout le Midi les passions étaient enflammées. À Avignon, à Orgon, l'Empereur en partance pour l'île d'Elbe avait été hué par la foule. Il craignait d'être empoisonné dans les auberges. Il fut réduit à se déguiser. Les femmes en particulier ne se tenaient plus de haine et exigeaient qu'on le leur livrât.

1. Il devait devenir un des agents les plus dévoués de Napoléon dans la préparation du retour de l'île d'Elbe. (*Note d'Alphonse de Beauchamp.*)

Morrel, inquiet, affichait une bonne humeur factice dans ses bureaux du quai d'Orléans. Deux ou trois fois il fut pris à partie en pleine rue. Sans doute n'avait-il occupé, ni sous la Révolution ni sous l'Empire, aucune charge publique, comme certains de ses confrères. Et puis ses bonnes relations avec la plupart d'entre eux, les services qu'il avait rendus sans regarder à la couleur politique le protégeaient ; les milieux d'affaires voulaient avant tout la paix civile et n'encourageaient pas les passions. Mais il était tout de même l'un des rares, parmi la classe négociante, à n'avoir pas depuis au moins deux ou trois ans pris ostensiblement ses distances avec le régime impérial. Les affaires qu'il avait su mieux que d'autres maintenir pendant les mauvaises années attiraient les regards sur lui et suscitaient l'envie.

Ce soutien opiniâtre, de la part d'un homme pourtant avisé, à un régime dont la politique était si contraire à ses intérêts, demeure d'ailleurs pour moi un sujet de perplexité – et je dis perplexité pour ne pas offenser sa mémoire. Que Morrel fût libéral, c'était dans la logique des choses, mais le pouvoir impérial ne l'était plus depuis longtemps. Que l'oncle Polycar, celui qui avait fait l'Italie, méritât tout son respect, c'était naturel, mais pour autant que je m'en souviens, le soleil d'Austerlitz lui avait si bien tapé sur le crâne que le bon sens eût dû repousser ce que suggérait l'affection, et Morrel, accessible à l'une, n'était pas dépourvu de l'autre. Or le bon sens clamait que les guerres napoléoniennes ruinaient le commerce marseillais, un point c'est tout. Alors ? Alors Morrel, qui avait cru en Bonaparte et l'avait plébiscité des deux mains, trouva sans doute indigne d'un homme d'honneur d'abandonner le navire avec les rats. Il y a des gens qui sont des anges. J'ai reniflé de trop près les Villefort et les Danglars pour y être insensible ; mais je n'ai jamais pu réprimer un mouvement d'humeur en pensant que je dois aussi à ces beaux sentiments, à l'imbécile culte familial de l'oncle

Polycar, d'avoir passé quatorze ans de ma vie enseveli sous la tour nord du château d'If.

Lorsque *Le Pharaon* prit la mer, l'ambiance à Marseille était empoisonnée. Les Bourbons ne tenaient ni leurs opposants ni leurs partisans, et l'on ne savait ce qui était pire; Demi-soldes et royalistes se prenaient au collet dans les rues; s'ensuivaient des duels, d'obscurs assassinats. Dénonciations et règlements de comptes travaillaient sourdement la ville. Les vainqueurs du jour se pavanaient, oubliant leurs bassesses de la veille. Non, décidément, la politique, legs de la Révolution, ne grandissait pas les hommes.

Le Pharaon était commandé par un ancien militaire, le capitaine Leclère, réformé après Trafalgar, et cadeau de l'oncle Polycar qui l'avait connu à son cercle. Leclère était un bon capitaine et un brave type. On le soupçonnait – à raison, comme on va le voir – de bonapartisme actif. Une partie de l'équipage murmurait. Morrel n'avait pas voulu l'écarter pour un tel motif, et ceux qui l'accusaient d'avoir courtoisé le régime impérial ne s'avisèrent pas que s'il eût été aussi opportuniste qu'ils le disaient, il s'en fût précisément débarrassé.

J'avais déjà été de plusieurs voyages. L'année précédente, Morrel, avec l'accord de Leclère, m'avait nommé second. Mes qualités de marin leur paraissaient indéniables; le manque d'hommes valides expliquait également cette décision.

À Naples, au retour, le capitaine Leclère s'arrêta davantage que ne le justifiait le service de la maison Morrel. Il disparut durant deux jours d'escale. La route qu'il avait prise à cheval menait à Portici, résidence du roi de Naples, lequel pour l'heure était Joachim Murat, beau-frère de l'empereur déchu. Une partie de l'équipage désapprouvait; j'avais le devoir de faire taire les grondements qui pourraient s'élever; je n'aimais pas ce rôle. Il me déplaisait que notre voyage servît à autre chose qu'aux affaires commerciales qui le justifiaient.

Murat avait sauvé son trône en faisant volte-face au profit

des Alliés. Le héros de l'Adige, du mont Thabor et d'Iéna, épaissi, rapace, ternissait ainsi sa gloire dans des intrigues de légation. Voulait-il à présent miser sur le retour de Napoléon ? Il fallait le croire, puisque Leclère, à son retour, nous annonça que la prochaine escale serait Porto-Ferrajo. Après quoi il mourut d'insolation, sans crier gare, en me confiant une enveloppe destinée au grand-maréchal Bertrand.

La nécessité de mouiller à l'île d'Elbe augmenta mon malaise. Nos marins obéiraient, certes. Mais notre correspondant de Naples nous avait donné des nouvelles récentes de Marseille. Le revanchisme royaliste ne désarmait pas. La police traquait les opposants. Délibérément ou par maladresse, le pouvoir multipliait les provocations. Il suffirait de la malveillance ou de l'imprudence d'un seul des nôtres, au retour, pour que tout l'équipage devînt suspect. L'excellent capitaine Leclère s'était-il interrogé sur son bon droit à nous compromettre tous ? Ce n'était pas le dernier exemple que j'aurais à noter du fanatisme des bonapartistes.

Je fus loyal tout de même. Je vis Bertrand. Je vis même l'Empereur. Après avoir tracé deux routes et songé à coloniser l'île voisine de Pianosa, il avait soupiré : « Mon île est bien petite », et s'était remis à s'intéresser aux affaires continentales. De discrets émissaires sillonnaient le Piémont et les Deux-Siciles, des clubs se réunissaient à Paris dans des caves. Sans me préciser ce dont il s'agissait, on me demanda, puisque je faisais les courses du capitaine Leclère, si je pouvais me charger d'une lettre à porter dans la capitale. L'Empereur, qui à l'époque de la prise de Toulon et de son départ pour l'Égypte avait fréquenté Marseille, me demanda des nouvelles de Clary, des Lejean, du baron de Saint-Joseph. Il rappela sur un ton ambigu, amabilité ou avertissement, qu'il connaissait fort bien la famille Morrel. Intimidé, je n'osai refuser la mission qui m'était confiée, mais j'arrivai à Marseille agacé de cette histoire, me promettant de gagner Paris au plus vite afin

de me débarrasser de cette lettre qui me brûlait les poches, et que plusieurs de mes hommes avaient pu voir dans mes mains lorsque j'étais remonté à bord.

Morrel apprit avec peine le décès du capitaine Leclère, eut la larme à l'œil quand je lui dis que l'Empereur se souvenait de l'oncle Polycar, et pour finir me prit à part : il ne voyait que moi, désormais, pour commander *Le Pharaon*.

Cette promotion inespérée, jointe à la perspective de mon mariage, me fit oublier mes soucis. Capitaine à vingt ans, et l'époux de la belle Mercedes !

Le cœur battant de joie je le remerciai et courus voir mon père, dans notre petit logis des allées de Meilhan où le brave homme cultivait chèvrefeuille et clématites sur l'étroite terrasse. Mon père aimait les fleurs. Sa vieillesse leur parlait à mi-voix, ses mains tremblantes aimaient à les disposer doucement sur les tuteurs et les espaliers qu'il leur fabriquait. Il leur dispensait cette même tendresse patiente et lumineuse qui avait environné mes jeunes années. Il m'embrassa, radieux, et s'étonna que je n'eusse pas réservé ma première visite à Mercedes, laquelle était venue le voir deux fois par semaine.

Je le regardais avec émotion. Ainsi, j'allais gagner davantage d'argent, je serais désormais en état de subvenir aux besoins et aux plaisirs – bien modestes – de sa vie. J'allais lui rendre les soins, la protection, l'affection dont il avait entouré mon enfance. L'âge ramène l'homme à la fragilité et à la dépendance des premières années ; à présent ce serait moi l'homme, le protecteur actif et fort. J'allais être le père de mon père, et lui l'enfant.

Je fus choqué d'apprendre le comportement de notre voisin Caderousse, qui un instant plus tôt, en bas de l'escalier, m'avait serré la main, me noyant sous un déluge de paroles d'amitié. Le tailleur Caderousse était depuis plusieurs années installé au rez-de-chaussée. Jovial, la plaisanterie souvent douteuse et le rire gras, il nous avait autrefois secourus quand

nous manquions de tout. Il avait en général une façon de le rappeler qui n'était guère plaisante ; cette fois-ci il n'avait rien trouvé de mieux que de réclamer à mon père, en mon absence, un peu d'argent que je lui devais, moyennant quoi l'excellent homme avait dû se priver de tabac et de café, ses deux grands plaisirs hormis les fleurs, pendant le dernier mois de mon voyage. Je fronçai les sourcils. Mon père, trop bon pour le mal juger, prit sa défense.

J'oubliai vite tout cela : Mercedes m'attendait aux Catalans et nous allions nous marier, ainsi que nous l'avions décidé avant mon départ. Mon père et elle avaient tout préparé. Le repas des noces aurait lieu dans trois jours. J'étais heureux. Peut-être la joie naïve dont je témoignais parut-elle arrogante. Caderousse, plutôt fainéant, marié à une femme laide, toujours prêt à reprocher au monde entier la médiocrité de son état, en fut sans doute blessé. Quant à Fernand, c'était autre chose : je le plaignais et le lui fis savoir avec la plus grande gentillesse. Bien entendu je ne pouvais pas me comporter plus maladroitement.

Mais je l'ai dit, je vivais dans le soleil de la jeunesse et de l'amour. Ceux qui voient bien sont dans l'ombre, et regardent sans être vus.

Un épisode me frappa tout de même, que j'enregistrai sans en tirer de conclusions. La veille de mon mariage, je passai par hasard, en compagnie de Mercedes, devant la guinguette de *La Réserve*, qui, sous le rocher dit «Tête du More», domine l'entrée du port, la tour du Roi René, les bateaux, offrant ainsi le panorama le plus heureux, le plus riant, le plus coloré qui se puisse voir. C'était l'endroit que nous avions choisi pour le repas des noces. Or, comme nous marchions gaiement, des voix nous hélèrent, et là, sous la treille, nous aperçûmes attablés Caderousse, Fernand et un troisième buveur, Danglars, le comptable qui accompagnait nos voyages à bord du *Pharaon*.

Je revois encore ces trois figures à peindre. Caderousse paraissait ivre ; Fernand s'éloigna vers le comptoir. Danglars, qui semblait occupé à écrire, leva son verre à notre santé avec je ne sais quoi de rigolard et de faux. Nous causâmes quelques instants. Mais je sentais dans la jovialité des deux hommes quelque chose qui ne tournait pas rond, qui nous blessait ou voulait nous blesser, Mercedes ou moi.

On se croit volontiers supérieur quand on est amoureux. On regarde avec une certaine condescendance la pauvre humanité ordinaire qui ne sent pas ce que l'on sent. Poliment mais sans m'attarder, je pris congé, entraînant ma fiancée avec moi.

Ainsi, tout était en place, et je ne m'en apercevais pas. Je n'avais rien vu. Je ne savais pas déchiffrer, au-delà des paroles, les signes fugaces et muets, évanescents, par quoi s'expriment les hommes, ni en déduire le jeu tacite des sentiments, des intérêts, des conflits. En ce sens, mon histoire est celle de bien des hommes, plus frappante seulement : elle dit que le destin est un piège. On est le joueur et la carte ; on ne joue qu'une fois et sans connaître la règle...

Une scène, quoi qu'il en soit, fut limpide. Le lendemain, comme la fête battait son plein sous les ombrages de cette même *Réserve*, nous vîmes venir sur le chemin et s'arrêter une voiture qu'accompagnaient deux gendarmes à cheval. Deux autres en descendirent, dont l'un abaissa le marchepied devant un homme vêtu de noir, un portefeuille sous le bras, qui n'était autre que le commissaire de police. Rires et conversations cessèrent d'un coup à l'approche de ce groupe inopiné.

– Qui d'entre vous se nomme Edmond Dantès ?

– C'est moi.

– Veuillez nous suivre.

Une consternation effrayée s'épandit sur les visages. Personne ne comprenait de quoi il s'agissait ; pourtant chacun parut sentir la gravité de l'événement. Moi, je pensai

sur-le-champ à Porto-Ferrajo, au grand-maréchal, à la lettre qui se trouvait dans ma poche.

Je discutai et questionnai en vain. Ni l'intervention de Morrel, qui jouait au notable, ni les prières plus humbles de mon père et de Mercedes, ni les grondements d'une partie de l'équipage du *Pharaon*, que je dus moi-même calmer pour ne pas aggraver mon cas, n'y firent rien : il me fallut prendre place dans la voiture, qui partit au grand trot, les deux gendarmes à cheval flanquant chacune des portières.

Je revois Morrel, échangeant avec moi un regard épouventé, éloquent, parce que – j'en parlerai – il avait eu vent de cette histoire de lettre. Je revois mon pauvre père, pris d'un malaise et que la femme et la fille de l'armateur, inquiètes, faisaient asseoir, cependant que ses yeux demeuraient fixés sur moi, ses lèvres murmurant d'inintelligibles paroles. Je sens encore le corps de Mercedes serré contre le mien, le parfum de sa chevelure et de sa peau brune, ses bras m'étreignant avant qu'elle ne se résigne à me laisser aller – et plus jamais... Plus jamais.

La voiture redescendit au quai de Rive-Neuve, contourna le port – je voyais par la portière les visages interloqués des passants – puis s'engouffra sans ralentir l'allure dans la petite rue du Palais de Justice.

Et à la fin de l'après-midi, après avoir attendu assis sur un banc de bois et flanqué de mes deux gendarmes, je comparus devant M. de Villefort, substitut du procureur, sous l'accusation de complot bonapartiste.

J'étais incapable d'analyser ce qui me tombait dessus. C'était à la fois terrible et bénin : terrible par la gravité d'une telle accusation dans une telle époque, bénin étant donné la limpidité absolue de ma bonne foi. Ces deux aspects de la situation se présentaient tour à tour à mon esprit, y soulevant une tempête d'émotions mêlées, où mon intelligence flottait et tournoyait comme un bouchon.

Je me souviens que j'aurais tout donné pour pouvoir me confier à ce commissaire qui m'avait arrêté, à ces gendarmes qui attendaient avec moi dans l'austère antichambre du cabinet du substitut. Mais je n'étais pour eux qu'un étranger. Je pouvais donc être un étranger ! Moi qui avais vécu entouré de protecteurs affectueux, compréhensifs, un père, un patron, un capitaine, moi qui heureux comme un enfant les voyais sourire devant mes bonnes notes d'employé modèle et ma jolie fiancée, voilà que brutalement séparé d'eux j'étais traité comme un homme, responsable de ses actes et que la société pouvait juger et condamner ! Je pouvais donc n'être plus un enfant !

Morrel (Villefort y fit allusion ensuite, durant mon interrogatoire) s'était précipité sur mes traces au Palais, où il avait tenté de plaider ma cause auprès du magistrat, à l'arrivée de ce dernier. En vain, bien sûr. Monsieur Morrel ne pouvait donc pas tout ! Les « bonnes gens » ne l'emportaient pas nécessairement !

Je raconterai brièvement ma comparution. Elle ne fut faite pour moi que d'apparences auxquelles je ne comprenais rien, et dont je ne parvins à percer les secrets que des années plus tard.

Villefort n'avait guère que cinq ou six ans de plus que moi. Je savais de lui ce que savait tout le monde en ville : qu'il était protégé par le parti noble, avec lequel ses liens étaient des plus étroits. On parlait d'un grand mariage. C'était un élégant jeune homme, au visage fin, au nez légèrement aquilin, aux cheveux clairs élégamment ondulés au-dessus d'un haut front pâle, aux mains blanches, longues et déliées. Je notai son habit noir, son jabot de dentelles, ses escarpins au vernis impeccable, le diamant qui brillait à son auriculaire. Nul doute que mon arrestation l'avait soustrait à quelque solennité mondaine ; il fallait que mon cas fût bien pressant.

Il me considéra un moment d'un regard sévère, qui filtrait

entre les paupières mi-closes, en tapotant devant lui les extrémités de ses doigts. Je tremblais, mon cœur cognait dans ma poitrine. La maudite lettre, trouvée sur moi lors de la fouille, se trouvait à présent, décachetée et dépliée, sur son bureau.

Lorsque je me remémore cette scène, une impression me reste, qui la domina toute, et qui tenait à mon vêtement. M. de Villefort, je l'ai dit, était en habit. Moi, j'étais dans le costume de mes fiançailles, composé d'un pantalon blanc, de ma veste d'apparat bleue à brandebourgs dorés, de mes bottines, de mon chapeau verni que je tenais dans mes mains, et de la belle chemise brodée pour moi par Mercedes. Et subitement, face à cet homme blond, frêle et racé dans son simple et luxueux habit noir, moi qui le matin encore me regardais dans la glace et trouvais ma chemise la plus belle du monde, je me sentis misérable et tout nu. Ces beaux habits de fête étaient de pauvres hardes, et je n'étais qu'un modeste marin, face à un homme des classes supérieures, qui représentait l'Institution, la Loi, le Pouvoir. Aux mains blanches et soignées, aux cheveux clairs, au diamant, aux dentelles de la chemise, je mesurais toute la distance que la société peut mettre entre deux hommes égaux devant la nature.

Or, à ma grande surprise, l'interrogatoire tourna en ma faveur.

Ce que l'entretien me révéla d'abord était pourtant terrifiant.

J'avais fait l'objet d'une dénonciation écrite, anonyme, que Villefort me fit voir. Il y était fait mention de l'escale du *Pharaon* à Porto-Ferrajo, de ma visite à la résidence de l'Empereur, de la lettre. M. de Villefort ne me cacha pas que Leclère réputé bonapartiste, Morrel suspect du même crime, l'oncle Polycar connu dans tous les cafés complétaient le tableau de façon désastreuse.

Et néanmoins, contre toute attente, je ressortis de là persuadé que mon innocence était établie et admise. J'étais entré

accablé de ce coup imprévu, épouvanté par la terrible imprudence qui m'amenait là, démoralisé par une interminable attente entre deux gendarmes muets ; je repartis rasséréiné, confiant et même joyeux comme on l'est en s'éveillant d'un cauchemar.

J'avais redouté un Villefort distrait, agacé de se voir privé d'une soirée, d'un bal, d'un plaisir quelconque ; première surprise, il fut au contraire calme, attentif, patient et manifestement soucieux d'équité.

La candeur est tenace. Cet espoir ultime qui ramène l'enfant en larmes à son père ou à sa mère, les bras levés pour être pris, dorloté, consolé, me jeta vers M. de Villefort. Il était la Loi. Eh bien, cette loi au visage certes sévère, ne fallait-il pas avoir confiance en elle ? J'étais innocent après tout, et il n'était pas possible que la loi et ceux qui l'appliquaient, l'une garantie, les autres nommés par notre roi, le bon vieillard revenu de Hartwell, l'aïeul clément et tendre de la France, pussent ne pas protéger ses enfants, ses chers enfants, qui avaient tant prié pour lui, pour le petit roi du Temple son neveu, pour son malheureux frère détrôné, insulté, traîné sur la charrette et tué comme un brigand. Il apportait avec lui la paix et le pardon, il ramenait la bénédiction de Dieu sur la France un moment égarée. Le bon pasteur pouvait-il sacrifier ses agneaux ?

Ces pauvres raisonnements me rendirent courage. Ah, quelle horreur que de tromper les petits, les faibles, les innocents ! J'ignorais les Chevaliers de la Foi et le pavillon de Marsan, j'ignorais le faubourg Saint-Germain assoiffé de revanche, j'ignorais M. de La Bourdonnais méditant déjà « des fers, des bourreaux, des supplices » !

J'ignorais également – et c'était le point capital – la situation personnelle de M. de Villefort.

Ce dernier sembla touché par la circonstance de l'arrestation interrompant mes noces, et par la tendresse ingénue

avec laquelle j'évoquais et Mercedes, et mon bateau, et mon père. Il parut sensible à ma jeunesse, à ma peur, à la spontanéité de mes aveux. Enfin et surtout il put noter la cohérence parfaite de mes réponses à ses questions volontairement pressées, multiples, répétitives, et convint que je n'avais fait, en m'arrêtant à l'île d'Elbe, qu'accomplir les ultimes volontés d'un mourant, lesquelles étaient aussi les ordres de mon capitaine.

À la fin il me regarda comme il l'avait fait au début, mais ses yeux gris, dans les fentes allongées que formaient ses paupières, étincelaient à présent d'un éclat perçant, impitoyable. J'en soutins candidement l'examen, sentant que mon sort se décidait derrière ce front blanc et ces mains jointes devant les lèvres. Je me retrouvais, non sans d'étranges délices, dans la position de l'enfant devant une grande personne.

Enfin il se leva, croisa les mains derrière son dos.

– Bon. J'incline à croire, Dantès, que vous n'avez été qu'imprudent.

– Oh oui, monsieur ! Je l'ai été, vraiment !

– Faites attention. Dans l'époque que nous traversons, cela peut pardonner une fois ; cela ne pardonnera pas deux fois.

– Dois-je comprendre...

– Oui, Dantès. Je vais vous rendre à votre fiancée, à vos amis et à votre bateau.

Je faillis me mettre à pleurer.

– Oh, monsieur, monsieur...

– C'est bon, c'est bon. Écoutez-moi bien : vous avez été mêlé à une affaire grave. Très grave. À présent ce n'est plus votre affaire, c'est la mienne. Il faut me jurer de l'oublier.

– Je vous le jure, monsieur, sur la tête de Mercedes et de mon père !

– Bien ! De mon côté, pour vous prouver ma bonne volonté, voyez ce que je vais faire de cette lettre...

Il retourna à son bureau, saisit la feuille de papier où le

cachet mettait une tache rouge, et, tendant le bras vers le chandelier, l'enflamma. Puis, maintenant la flamme vers le bas afin qu'elle envahît plus sûrement l'ensemble du document, il se baissa et laissa tomber le tout sur les cendres de l'âtre.

– Et voilà ! dit-il en se redressant, l'air content de lui. Ainsi, cette affaire n'aura pas eu d'autre témoin que vous et moi.

Ma stupeur était à son comble. Un magistrat détruisant la principale pièce à conviction d'un complot dont lui-même venait de souligner l'importance... Je me crus perspicace de supposer qu'il devait ainsi, par un plan dont je ne pouvais deviner la teneur, réserver à sa jeune carrière la primeur d'une découverte retentissante.

– Allez, Dantès, reprit-il, nous en avons terminé. Je vais toutefois être obligé de vous garder cette nuit pour régler certaines formalités... Mais dès demain vous pourrez commander une nouvelle fête à *La Réserve*, et je vous l'assure, je ne vous enverrai plus chercher !

Il sonna. Un des gendarmes qui m'avaient surveillé dans l'antichambre apparut.

– Conduisez ce prévenu en cellule, jusqu'à nouvel ordre. Dantès, plus jamais d'imprudences, n'est-ce pas ? Croyez-moi, la politique ne vaut pas un beau bateau et une belle fiancée.

J'approuvai chaudement. Je continuais bien à trouver son comportement étrange, mais j'étais résolu à n'y plus songer. Il fallait laisser ces choses-là aux personnes que Dieu et le roi avaient commises aux destinées de la société. Le bon, l'excellent M. de Villefort ! Grâce à lui, à sa clairvoyance, à sa mansuétude, je serais dès le lendemain rendu à Marseille, à ses rues animées, à ses odeurs marines, à ceux que j'aimais, à Mercedes ! Je pris des résolutions d'enfant sage. Ah, ce n'était pas demain qu'on me reprendrait à toucher à la politique ! La politique était une invention diabolique de la Révolution, conçue pour le malheur des petites gens.

Oui : moi, Edmond Dantès, durant quelques heures, en février 1815, j'ai béni cet homme et j'ai prié pour lui. Et durant des mois encore, enterré vivant par ses soins au fond du château d'If, j'ai espéré en lui – je n'ai espéré qu'en lui.

C'est alors que Villefort, qui tout en parlant considérait l'âtre où venait de se consumer la cause de mon aventure, parut frappé d'une pensée. Il fronça les sourcils.

– Un instant, dit-il au gendarme qui m'emmenait. Dantès... Le destinataire de cette lettre...

– Eh bien ?

– Vous avez lu son nom ?

– Oui, monsieur.

– Vous vous souvenez de ce nom ?

– Bien sûr, monsieur : un M. Noirtier, rue Coq-Héron.

– Vous m'aviez promis d'oublier, Dantès !

Je sursautai. Le ton avait subitement changé, sans que je pusse m'en expliquer la raison. Ses yeux étaient braqués sur moi, de nouveau impératifs et menaçants.

– Oublier, Dantès. Ou-bli-er...

Il adressa un nouveau signe au gendarme.

– Emmenez-le, puis revenez prendre mes ordres.

Je vécus la suite comme un rêve. On me fit longer des couloirs ; nous passâmes dans la prison accolée au Palais de Justice, du côté du quai. Je fus conduit dans une cellule à la fenêtre défendue par deux rangées de grilles.

Je m'attendais à y passer la nuit. Mais comme onze heures sonnaient à Saint-Ferréol, j'entendis des pas dans le couloir et une clef tourna dans la porte. Je bondis sur pied. M. de Villefort avait dû diligenter ma libération. Je m'époussetai, joyeux, et accueillis avec un grand sourire le gendarme qui me venait quérir.

Son visage sévère, presque menaçant, glaça d'un coup ma bonne humeur.

– Venez !

Cinq hommes gardaient le couloir. Je me revois entraîné à grands pas, sans réponse à mes questions. Je m'inquiétais : à quoi bon ces hommes en armes s'il ne s'agissait que de me raccompagner à la porte ? Voulait-on me garder ? Quelque élément nouveau avait-il fait changer d'avis M. de Villefort ?

Nous traversâmes le vestibule désert et sortîmes sur la place. Les cinq hommes m'encadraient. Une voiture attendait en face, près de laquelle veillait le commissaire qui m'avait arrêté. Pour le coup mon inquiétude s'accrut. Où voulait-on m'emmener ?

Nous nous étions arrêtés au pied des marches ; le caporal traversa la place et échangea quelques mots avec le commissaire. J'avais recommencé à trembler. Ces hommes, ces flambeaux, ce fourgon cellulaire composaient une scène lugubre. La petite place familière, dans le silence de la nuit, prenait un aspect menaçant. Depuis le balcon qui orne la façade du Palais, la Terreur avait proclamé ses arrêts impitoyables ; l'octogonal clocher des Accoules, au pied duquel mes rires d'enfant avaient tant de fois retenti, évoquait la cagoule de quelque monstrueux pénitent de l'Inquisition.

Enfin le caporal nous fit signe. Nous traversâmes la place. Sans répondre à une nouvelle demande d'éclaircissements de ma part, on me fit monter dans le fourgon ; la porte claqua ; les chevaux s'ébranlèrent. Avec un bruit sourd et funèbre la voiture s'engagea sur le pavé de la rue Caisserie, qui descendait vers le fort Saint-Jean. Je questionnai encore mes accompagnateurs, mais en vain.

Arrivé au port, l'équipage s'arrêta devant la Consigne sanitaire. On me fit descendre. Une barque attendait à quai, occupée par deux rameurs.

– Allez ! Par ici ! Pressons...

Il fallut embarquer.

J'ai cent fois, mille fois revécu en pensée ce trajet. Avec

la précision des hallucinations j'ai retrouvé l'odeur des vagues, la présence des gendarmes, les masses obscures du fort Saint-Nicolas et du Pharo au pied desquelles glissait la barque. J'imaginai des hypothèses étranges. J'avais découvert sans le vouloir des secrets terribles ; le destin de la France y était suspendu ; on allait m'embarquer de force dans un navire qui m'emmènerait loin à l'étranger ou aux îles.

J'ai revécu aussi le choc que j'éprouvai lorsque soudain mes yeux se portèrent sur le château d'If, qui venait d'apparaître au loin, face à la barque, pâle sous les rayons de la lune.

Le château d'If ! Je n'y avais pas pensé. Pourtant c'était bien vers la sombre silhouette, dressée sur son socle rocheux au milieu des flots, que se dirigeait maintenant la barque. Je me souviens de la stupeur hébétée, puis de l'angoisse paralysante qui m'envahirent à mesure que nous approchions de l'aveugle colosse de maçonnerie. Allait-on m'enfermer là ? If était une prison d'État, réservée d'ordinaire aux coupables de grands crimes politiques. Qu'avais-je fait, qu'avais-je donc fait pour mériter cela ? Je voyais pourtant se préciser les tours, les marches taillées dans les rochers depuis le débarcadère. Je n'y croyais pas et pourtant on accostait, on débarquait...

Parmi les histoires qu'on racontait à Marseille sur les secrets de la prison d'If, il y avait celle d'un marin nommé Jean-Paul, jeté là pour avoir rossé son capitaine, et mort fou après trente ans de captivité. Je ne sais pourquoi, à l'instant précis où je posai le pied sur les rochers, l'image du marin Jean-Paul fondit sur moi en une seconde, comme venue du fond des siècles, et je fus cet homme, je fus ce misérable ravagé de douleur et de désespoir. Je hurlai et fis demi-tour.

On se jeta sur moi, on me frappa, on saisit mes bras en les serrant l'un contre l'autre dans mon dos et je dus avancer. Je me mis à crier qu'il y avait erreur, qu'il fallait prévenir M. de Villefort, que je voulais être jugé. Je revois les deux

massives tours rondes et la petite porte basse ; une cour avec un puits et des torches. Je continue de vociférer en vain. Des marches. Un étroit couloir tordu par-delà une massive porte de madriers à claire-voie. Puis une seconde porte. On me pousse en avant, on me lâche. Je trébuche et tombe dans le noir. La porte se ferme derrière moi.

Je suis au secret, au château d'If, en tant qu'agent bonapartiste.

Le lendemain 1^{er} mars, l'empereur Napoléon débarquait à Golfe-Juan.

NOTE D'ALPHONSE DE BEAUCHAMP

Il ne sera peut-être pas indifférent au lecteur de savoir que le comte éluda plusieurs fois le récit de ses quatorze années d'emprisonnement. Nous évoquions la suite, préparions les chapitres ultérieurs. Non qu'il ne reconnût que c'était là le moment fondamental de son existence, ou, suivant son expression, la cave de l'édifice. « Mais raconter, disait-il, n'est-ce pas se condamner à revivre ? »

Il l'avait déjà tant de fois revécue, cette vie ! Tant de fois il en avait évoqué les protagonistes, soupesé les erreurs, les chances, les désastres ; si longtemps il avait erré dans sa mémoire comme dans les labyrinthes souterrains de Piranèse. Et j'allais découvrir peu à peu l'homme renouvelé qu'il tentait d'être, malgré l'âge et le temps perdu, et qui lui disait de désertier le livre : Ma misi me per l'alto mare aperto...

Et puis ce qu'il attendait, c'était le récit de ces jours de la décennie 1830 où, libre, seul, inconnu de tous, habitant de la mer et des îles, il mûrirait lentement son retour et sa revanche. C'était son horizon, celui du livre, celui de sa vie. Il était pour toujours l'homme aux lointaines retraites, sans passé ni port d'attache connus ; celui qui n'admet de côtoyer ses semblables qu'à la condition de pouvoir, à sa volonté et à l'heure choisie, leur échapper ; celui dont il parle plus

loin dans ces pages, qui ne fait qu'effleurer le rivage des hommes et leur commune existence.

Enfin, un matin, il me demanda, subitement pressé :

– Voulez-vous que nous fassions aujourd'hui le récit de la prison ?

Et, comme j'acquiesçais, il me dicta, tourné vers la mer, presque sans hésitation ni repentir, les pages qui suivent.